

Pages de Bretagne

Pajennoù Breizh

sommaire

Dossier :
Éditeurs de Bretagne,
la grande mutation ?

François Bourgeon,
dessinateur exigeant

Georges Dussaud,
photographe aux aguets

Yvon Bouëtté,
blogueur littéraire

Terre de Brume et l'imaginaire celtique

Yann Paranthoën, l'art de la radio

Rennes : et pour quelques polars de plus

Saint-Brieuc : Littératures de l'engagement

Paris : Printemps de la littérature

actualité
dulivre
et de la
lecture

Livre et
lecture

en Bretagne

Levrioù ha
lennadennoù

Portrait d'auteur – Landerneau

Kristian ar Braz : écrire en breton aujourd'hui

Kristian ar Braz est connu pour son franc-parler. Grand lecteur et romancier à ses heures (il vient de sortir *Kest*, un roman en breton), il donne ici son avis sur l'édition en langue bretonne et ce qu'il faudrait faire, selon lui, pour la développer.

Après des études d'histoire à Brest, Kristian a enseigné, un peu, et voyagé, beaucoup. De retour en Bretagne en 1990, avec l'envie de travailler en utilisant la langue bretonne, il s'est mis à la traduction (il parle allemand, anglais, breton, français et grec) et à la production audiovisuelle. Kristian ar Braz dirige Blaz Production, une association qui réalise des documentaires pédagogiques et forme à la vidéo. Il n'a pas oublié d'où il vient : « Je suis né en 1949 dans les monts d'Arrée, enfant d'une famille pauvre, bretonnante, qui montrait beaucoup de respect pour l'école et qui m'a élevé en français, comme beaucoup d'autres enfants de ma génération. Depuis, je cours après ma langue... » Il avoue lire assez peu en breton : « J'apprécie Yann Gerven, des classiques comme Jakez Riou, Youenn Drezenn, Abeozenn, mais c'est un peu daté. Et aussi Mich Beyer, parmi les auteurs actuels. » Mais c'est dans d'autres langues que Kristian trouve ses inspirateurs : en français, avec Giono, Céline, Louis Guilloux, Jean-Patrick Manchette ou Jean-Pierre Abraham. En anglais, il cite volontiers Dennis Lehane, Tom Wolfe, Russell Banks et John Grisham. Alors, que faire pour améliorer l'édition en breton et qu'un jour émerge – pourquoi pas ? – dans cette langue un auteur de cette trempe ? « D'abord, il faudrait encourager les groupes locaux de lecture en breton. Est-ce vraiment un hasard s'il n'y a pas plus de lecteurs en breton, alors qu'il n'y a jamais eu autant de gens à savoir le lire ? On plafonne à mille exemplaires vendus, au maximum. Il manque des fictions de type anglo-saxon, qui nous parlent de notre époque. En Bretagne, on est trop focalisés sur la langue. *Ar yezh, ar yezh, ar yezh !* On n'entend que ça. Mais les intrigues des romans sont plates et la construction dramatique, souvent inexistante. Personnellement, je ne considère pas la langue comme un obstacle, mais comme un moyen. En breton, je n'ai pas

un niveau extraordinaire, alors je me consacre plutôt à la construction et à l'histoire que je vais raconter. Bien sûr, on n'est pas aidés, ici, comme au pays de Galles, où on initie les jeunes, très tôt, où les écrivains interviennent systématiquement dans les écoles, en gallois ou en anglais, ce qui leur garantit un revenu. Je pense qu'il faut se lancer dans la traduction à grande échelle, pour augmenter la quantité et la qualité de la production en breton. Il y a des fonds intéressants, dans les pays anglo-saxons notamment. Il faudrait aussi que les gens apprennent à travailler ensemble. Pourquoi ne pas créer un réseau de bretonnants maîtrisant très bien la langue pour aider les écrivains à améliorer leur écriture, leur style (via un système wiki par exemple) ? Un point positif : Chez Keit Vimp Bev, on a la chance d'avoir Mich Beyer qui fait un remarquable travail de relecture, très professionnel. Peut-être qu'en Bretagne il y a trop de maisons qui publient un bouquin par an. Tout ce petit monde se retrouve à Carhaix, au salon. On se congratule. C'est trop complaisant. Il y a déjà ce travail de Fanny Chauffin, avec les prix pour la jeunesse. C'est bien. Mais je pense qu'il serait intéressant d'initier un concours, avec des bourses à la clé, pour pouvoir payer un auteur à mi-temps sur une année. Il faudrait également écrire pour la radio, qui est un excellent vecteur pour la langue. Peut-être qu'on a ce qu'on mérite. Je me le demande, parfois ! Il n'y a pas d'auteurs qui aient l'épaisseur et la volonté qu'on trouve chez certains auteurs irlandais, gallois ou écossais. Je remarque que, chez les auteurs bretonnants comme dans le mouvement breton, il y a beaucoup d'enseignants. Je n'ai rien contre les enseignants, mais leur inspiration s'en ressent. Il y a aussi le problème des relations entre auteurs et éditeurs. En Bretagne, on te fait signer des contrats qui stipulent que tu ne demanderas pas à toucher autre chose que les dix exemplaires d'hommage qui te sont royalement offerts. Ce n'est pas normal. Pour la traduction, j'entends dire parfois : « On ne va pas payer pour un traducteur, alors qu'on a des gens qui veulent bien faire ça bénévolement. » Manque d'exigence et de professionnalisme. Mais c'est vrai qu'il n'y a pas d'équivalent du Welsh Literature Abroad, qui aide à la promotion de la littérature galloise (en anglais ou en gallois) à l'étranger. Donc, personne ne pense à faire des traductions de breton en français ou en anglais. Peut-être pourrait-on aussi envoyer des gens à l'étranger, pour récolter de la matière. Ça vivote. Ça manque de pragmatisme. Il faudrait des renifleurs de nouveaux talents. Réussir un coup : traduire un bouquin en breton avant même qu'il ne soit traduit en français et devienne un best-seller. Mais ça a l'air de n'intéresser aucun éditeur breton. Sinon, s'il y a des éditeurs qui cherchent un traducteur d'allemand et d'anglais, en français ou en breton,



© Georges Dussaud

je suis disponible. L'essentiel de la traduction se fait à Paris. En Bretagne, c'est assez frileux. La traduction peut pourtant être financée à 100 %. Et il y a ces formidables fonds irlandais et gallois. J'y travaille pour les éditions Terre de Brume, mais on pourrait faire plus. »

Kristian ar Braz

Kest

Kest (Quête), écrit par Kristian ar Braz, en breton, a été publié par Keit Vimp Bev dans le cadre du concours Priz ar Yaouankiz 2010. Le lecteur se laisse embarquer par cette histoire bien ficelée et cette langue fluide, très accessible : un jeune garçon en quête de son histoire, un voyage de la Bretagne vers l'Allemagne, mais aussi de la Seconde Guerre mondiale à l'après-guerre froide...

« *Kest* est mon premier roman. C'est Fanny Chauffin, initiatrice du Priz ar Yaouankiz, qui m'a encouragé à prendre la plume. Ça faisait longtemps que j'avais envie d'écrire. Avec toutes les histoires formidables que j'avais lues, les personnages que j'avais rencontrés lors de mes voyages et lors de mes collectages vidéo en breton, il y avait de quoi nourrir plusieurs romans. » *Kest* raconte l'histoire d'Erwan, 18 ans, qui, un soir d'hiver, découvre des lettres et le journal intime d'un officier allemand. Sa grand-mère, tombée amoureuse d'un soldat allemand pendant la Seconde Guerre mondiale, a été rasée à la Libération et a mis au monde un enfant, le père d'Erwan. Ce roman parle de la Seconde Guerre mondiale, mais aborde aussi la guerre « interne » entre les autonomistes bretons et les résistants. Il entraîne le lecteur jusqu'à Berlin, après la chute du mur, sur les traces d'un oncle disparu.

(lire aussi en page 12)



© Georges Dussaud